

## Fiche de lecture

*Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*

Pierre Bayard, éditions de Minuit (2007)

### DESCRIPTION

Essai rédigé par un universitaire, enseignant en lettres, en trois parties composées chacune de quatre sous-parties, appliquant avec rigueur le principe « une idée, un exemple ». Cette forme très académique porte un propos allant précisément à l'inverse de l'académie : le titre lui-même, sous forme de boutade, pourrait être repris dans la collection des guides Marabout (*Comment se faire des amis, Comment devenir riche...*). Publié aux éditions de Minuit, l'essai de Bayard se propose très sérieusement, et sans lourdeur aucune, de démolir la différence entre lecture et non-lecture, en substituant à cette vision binaire une palette de nuances où lecture et oubli se mêlent dans le même geste. Pierre Bayard se place clairement comme universitaire, faisant référence à plusieurs reprises à son environnement : face à ses élèves, mais aussi en relation avec les autres enseignants, chacun publiant ses propres essais ou articles et cherchant à être lu des autres. Il mentionne dans le prologue et l'épilogue, sans en dire plus, ses origines : on le suppose issu d'un milieu socio-culturel qui ne le destinait pas à devenir enseignant à l'université.

La première partie est une proposition de typologie : les livres que l'on ne connaît pas, qu'on a parcourus, dont on a entendu parler, que l'on a oubliés.

La deuxième partie recense des situations de discours : dans la vie mondaine, face à un professeur, devant l'écrivain, avec l'être aimé.

La troisième partie détaille les conduites à tenir : ne pas avoir honte, imposer ses idées, inventer les livres, parler de soi.

Une note de bas de page à la fin du prologue spécifie : « On notera que ce système de notations vaut aussi pour les notations absentes, à savoir LL (livre lu) et LNL (livre non lu), celles-là même auxquelles on aurait pu s'attendre et qui ne seront jamais utilisées. C'est en effet largement contre ce type de distinction artificielle que ce livre est construit, distinction porteuse d'une image de la lecture qui rend difficile de penser la manière dont nous la vivons effectivement. »

Le système de notation auquel il est fait référence est un bon exemple du ton général de cet essai : à chaque livre cité répond une note en bas de page, qui précise s'il s'agit d'un « livre inconnu », « livre parcouru », « livre évoqué » ou « livre oublié », ainsi que l'avis (très négatif, négatif, positif, très positif) que l'auteur s'en fait a priori, grâce précisément à sa connaissance de la « situation » de chaque livre plutôt qu'à la fréquentation de son contenu.

Les exemples qu'il développe dans chaque sous-partie sont eux aussi porteurs d'indications : des « classiques » de la littérature (Robert Musil, Paul Valéry, Umberto Eco, Montaigne, Greene, Balzac, Wilde, Soseki), mais aussi des prétendus « genres mineurs (un roman policier de Pierre Siniac, le film *Un jour sans fin* avec Bill Murray) et de la sociologie (Laura Bohannon, anthropologue auteur d'un article intitulé « Hamlet chez les Tiv »), et son

double ironique romancier, David Lodge, brocardeur du « tout petit monde », selon un de ses titres, de l'université.

Chaque exemple est traité avec la même rigueur, en fournissant suffisamment d'éléments de contexte pour que le lecteur ait la possibilité de le situer, de bien comprendre comment la ou les scènes citées s'y inscrivent. On se laisse aussi entraîner par les récits de Pierre Bayard introduisant ces exemples, trahissant son propre plaisir de lire et l'envie de partager ce plaisir.

Evoquant à la fin de son épilogue sa détermination à continuer à parler de livres qu'il n'a pas lus, il formule ainsi le sens de son engagement : « J'aurais le sentiment, si je procédais autrement (...) de trahir (...) le devoir que je ressens aujourd'hui d'en aider d'autres à vaincre leur peur de la culture, et à oser se détacher d'elle pour commencer à écrire. »

## COMMENTAIRE

J'ai identifié cet essai de Pierre Bayard comme l'une de mes sources théoriques principales. Je pourrais aussi le présenter comme un mode d'emploi de mes techniques de survie en milieu scolaire et universitaire : pour une étudiante en lettres comme moi, parler des livres que l'on n'a pas lus est un exercice aussi fréquent que tabou.

J'ai toujours différencié mes envies propres de lectrice avec les lectures « imposées » qu'on nous demandait en classe. Et j'ai toujours eu un sentiment d'usurpation en m'apercevant que mes lectures personnelles me permettaient de me sortir très honorablement, la plupart du temps, des exercices demandés autour des autres lectures. Pierre Bayard me dédouane et m'autorise tout à la fois à utiliser mon imaginaire, construit et alimenté à partir de « mes lectures personnelles », pour commenter et répondre à des commandes autour des lectures dites « imposées ». Surtout, il retire le voile de culpabilité qui teintait mes réponses, mon souvenir général de ces années d'études.

Le parallèle qu'il établit entre la lecture et la culture me semble évident tout autant que difficile à expliciter. Le premier glissement qu'il opère intervient page 25 : « Si le bibliothécaire de Musil me paraît sage, c'est par cette idée de « vue d'ensemble », et je serais tenté d'appliquer à toute la culture ce qu'il dit des bibliothèques : celui qui met le nez dans les livres est perdu pour la culture, et même pour la lecture. » Je retombe précisément sur l'un de mes partis pris, qui est que la lecture est un raccourci, un moyen privilégié pour se repérer dans la culture, au sens large.

Les images qui me viennent pour illustrer son propos sont géographiques, ou physiques : on perçoit à tort la culture comme un contenu, dont les individus seraient plus ou moins remplis. Or l'étendue de ce qui est appelé la « culture » serait plus justement représentée par une carte, où tout le monde pourrait se figurer des zones plus ou moins connues, et des terres vierges. L'orientation serait la capacité à se représenter l'étendue de la carte, ou encore la lucidité à ne pas chercher à lui donner des bords fixes, et à reconnaître la situation des zones vierges, les limites des zones connues, et les zones floues de frontières entre les deux. Paraître cultivé consiste donc à parler surtout des zones que l'on connaît et à éviter de nommer celles que l'on ne connaît pas, pour ne pas avoir l'air d'un ignare. Etre cultivé serait aimer les zones floues ?

Bayard redonne de l'importance au regard du lecteur, à ce qui fait la singularité de la lecture de chacun : son passé, ses lectures, ses oublis mêmes, ce qui fait que ce regard est unique. En présentant la lecture comme une manière de se découvrir soi-même, il m'évoque les définitions que j'essaie de me construire de la formation, comme une possibilité de se construire soi-même grâce à tous les matériaux que l'on croise.

« Notre objet de recherche parle de nous bien plus que nous ne parlons de notre objet de recherche », je n'en finis pas de tourner en rond là-dessus !

La fréquentation récente du *Maître ignorant* de Jacques Rancière (nouvelle notation, il s'agit pour moi d'un LA : livre arpenté, du nom d'une méthode auvergnate de lecture collective qui consiste à déchirer des livres à plusieurs avant d'y planter des drapeaux) me fournit une conclusion parfaite.

« Que l'on dise, si l'on veut, que la vérité rassemble. Mais ce qui rassemble des *hommes*, ce qui les unit, c'est la non-agrégation. (...) Les hommes sont unis parce qu'ils sont des hommes, c'est-à-dire des êtres distants. Le langage ne les réunit pas. C'est au contraire son arbitraire qui, les forçant à traduire, les met en communication d'efforts – mais aussi en communauté d'intelligence : l'homme est un être qui sait très bien quand celui qui parle ne sait ce qu'il dit. »

page 99

« Nul n'est dans l'erreur, sinon par méchanceté, c'est-à-dire par paresse, par désir de ne plus entendre parler de ce qu'un être raisonnable se doit à soi-même. (...) Le principe du mal (...) est dans l'infidélité à soi. *Connais-toi toi-même* ne veut plus dire, à la manière platonicienne, sache où est ton bien. Il veut dire : reviens à toi, à ce qui en toi ne peut pas te tromper. Ton impuissance n'est que paresse à marcher. Ton humilité n'est que crainte orgueilleuse de trébucher sous le regard des autres. Trébucher n'est rien ; le mal est de divaguer, de sortir de sa route, de ne plus faire attention à ce qu'on dit, d'oublier ce qu'on est. Va donc *ton* chemin. » (page 98)

Frottant ces deux lectures entre elles (puisque tel a été le cas, dans mon calendrier en tout cas), j'entends l'invitation de Bayard comme une invitation à oser poser les questions qui nous semblent les plus limpides, les plus évidentes, à noter les remarques dont on a peur qu'elles nous fassent passer pour des ignares. Pour parler d'un livre que l'on n'a pas lu, on peut se raccrocher, avec pertinence en plus, aux questions qu'il nous évoque : sa couverture, le nom de son auteur, son titre, ont-ils des échos dans notre subjectivité de lecteur ? Ou dans le reste de notre expérience ? En quoi nous interroge-t-il, ou nous rebute-t-il ? C'est ce type d'échanges que j'aimerais construire dans des rencontres collectives autour des livres, mais les interdits cités par Bayard sont lourds. Pourtant, ça doit bien être possible... en tout cas plus facilement dans les milieux qui ne sont pas censés connaître les livres, que parmi des bibliothécaires ou des enseignants.